



Interzones

D'après W. S. Burroughs

Mise en scène et scénographie **Alexandre Dufour**

Lumières **Jean-Louis Floro**

Univers sonore **Zidane Boussouf**

Avec **Max Lefebvre** et **Guillaume Mika**

Création automne 2025

Production Le Cabinet de Curiosités,
compagnie en résidence au Théâtre du Rocher/La Garde
Avec le soutien de La Ville de La Garde et du Conseil Départemental du Var.



Note d'intentions

On peut connaître William Burroughs pour être l'auteur du « Festin nu », roman indomptable et halluciné, devenu culte et parfois considéré comme sommet de la littérature américaine.

On peut dire aussi de l'homme sa trajectoire chaotique et controversée, entre errances nombreuses, addictions aux drogues, tragédies personnelles (il tua sa femme par accident) et fascination des armes à feu.

Savoir son lien avec la Beat Generation, dont il fut proche sans y appartenir néanmoins, et citer d'autres de ses œuvres telles que « Nova express », « Les garçons sauvages », ou encore « Interzone », dont les pages sulfureuses ont mélangé visions d'apocalypse, paysages dystopiques et érotisme trash à des expérimentations stylistiques jamais osées jusqu'alors.

Fascinant autant que dérangeant, figure de proue de toute une contre-culture artistique – David Bowie, Mick Jagger, ou Laurie Anderson entre autres revendiquèrent son influence – Burroughs est aussi considéré comme l'un des grands inventeurs du « cut up », cette technique d'écriture qui consiste à découper, coller, réorganiser le texte pour y faire surgir de nouvelles significations, provoquer des dérèglements et secouer les perceptions.

Mais ces cassages de sens, ces jeux de miroirs déformés ne sont pas que plaisantes tentatives poétiques ou prouesses de style, lointainement héritières du dadaïsme.

Ils fonctionnent avant tout comme actes de détournement, qui déplacent le flux, dérèglent les slogans, et retournent contre eux-mêmes leurs propres canaux de diffusion : en piratant le langage de l'intérieur, Burroughs rend ce dernier non seulement subversif mais le mue en arme de destruction massive contre un système obsédé par le contrôle, une société malade incessamment vouée à manipuler les images et le torrent viral de l'information à des profits économiques ou politiques.

Au fil de ses œuvres, les monstres ou figures bouffonnes qu'il décrit n'ont pas qu'à voir avec les hallucinations grimaçantes d'un vieux camé.

Elles sont bien les fantômes de notre monde, puissants grotesques au pouvoir tyrannique, médecins paranoïaques, laissés-pour-compte et rejets d'une société de consommation incapable de protéger sa jeunesse.

Aborder Burroughs sur scène invite à s'emparer de cette vision critique.

Car au fond, cette société du contrôle et de l'aliénation par les images que n'a eu de cesse de décrire l'écrivain ne fait-elle pas miroir avec notre présent ?

À l'heure des algorithmes et des intelligences artificielles, n'a-t-on jamais été autant en prise avec le déluge médiatique, la récupération inquiétante des discours ?

Et cela au moment-même où les structures de pouvoir et d'autorité cohabitent de plus en plus ouvertement avec les extrémismes ?

Par-delà ces constats, souhaiter faire spectacle d'une telle œuvre, c'est aussi se confronter à un univers aux visions fortes, à la plasticité étrange nourries de fantasmagories, de films de science-fiction et d'animaux kafkaïens.

Un terrain de métamorphoses, où se questionnent le genre, la réalité et le rêve, mais aussi la sexualité, la dépendance et le rapport au corps.

Et marquer, en rassemblant plusieurs bris de textes plutôt qu'un seul récit continu, le désir de suivre le poète dans une dramaturgie de l'éclatement et du collage, de voyager d'une histoire à l'autre, sur les chemins vertigineux d'une écriture inclassable.

S'égarer vers ces « interzones », au parfum de fin de monde, mais néanmoins terreaux de liberté et de rébellion.

Et rencontrer une langue en permanente réinvention : langue en révolution, puisque – et c'est là encore tout son lien avec notre époque – Burroughs nous invite en permanence à déconstruire.

Alexandre Dufour, février 2025